

Sermon du 14 avril 1907,
en l'église Saint-Nicolas

(Thème : la communauté avec Jésus)

En quoi consiste la communauté avec Jésus ? Cette question se pose d'elle-même après les fêtes de Pâques. Il nous paraît naturel de pouvoir être en communauté spirituelle avec des personnes qui vivent autour de nous, mais comment être en communauté avec un homme que nous n'avons pas connu et qui appartient à un passé lointain, aux contours depuis longtemps estompés ?

Vous avez comme moi l'impression que nous employons dans notre religion des mots et des notions qui nous sont familiers, parce que transmis par la tradition, et nous sentons qu'ils disent de grandes vérités, sans que pourtant nous puissions nous représenter clairement ce qu'ils signifient ou leur donner un sens précis. Eh bien, cette obscurité est regrettable. Car ta religion ne tient en toi que grâce à ce que tu penses et ressens par toi-même. Les mots de la tradition, trop souvent, ne font que nous bercer de leur sonorité et nous en oublions notre pauvreté intérieure ; aussi risquons-nous de plus en plus de devenir comme ces vieilles maisons de commerce qui ayant toujours bonne réputation continuent à être bien cotés, alors qu'un inventaire exact montrerait que leur valeur réelle se situe très en dessous des estimations.

Donc, je vous le demande : que reste-t-il de cette idée que notre religion se définit par la communauté avec le Christ et que nous demeurons en lui, et lui en nous, si faisant l'inventaire de notre vie nous examinons ce qui en nous, dans nos actions comme dans nos intentions, correspond vraiment à ce principe fondateur du christianisme ? Nous voici bien embarrassés.

Si maintenant je vous lisais quelques passages de *l'Imitation du Christ*, un ouvrage que les historiens attribuent au bienheureux Thomas à Kempis et qui depuis le XV^e siècle a servi de guide spirituel à d'innombrables chrétiens, vous y trouveriez des beautés, mais je pense que vous comprendriez mal sa thèse centrale, à savoir que pour entrer en communauté avec Jésus il faudrait nous retirer du monde et n'avoir que mépris pour toutes les choses de notre existence terrestre.

Vous auriez sans doute un même sentiment d'étrangeté si je vous lisais un extrait des écrits d'un de ces grands mystiques rhénans qui arrivaient à une communion avec le Christ par des exercices de méditation sur l'être absolu. Et dans une direction toute opposée, vous trouveriez difficile à comprendre également la théorie que défendent certains théologiens modernes ; selon eux une communauté spirituelle avec Jésus n'est vraiment possible maintenant que si on se fie à la science historique qui nous fait connaître de près la vie et les actions de Jésus, dans les conditions de son époque, et si s'établit de la sorte entre lui et nous comme une relation de personne à personne.

Vous sentez bien qu'il y a de la vérité sur chacun de ces chemins que nous suivons pour nous approcher de Jésus, mais que nous restons loin de ce que nous attendons d'une communauté vivante avec lui. Pourquoi ? Je vous dirais que les difficultés que nous éprouvons à entrer par ces moyens en communauté avec Jésus proviennent d'abord de nos conditions concrètes de vie. Nous sommes des êtres soumis à la nécessité d'un travail régulier, quotidien. Nos obligations professionnelles tout au long de la journée nous laissent à peine du temps pour penser. Nous ne pouvons négliger nos obligations et fuir cette vie qui nous est faite pour le seul motif d'une quête religieuse personnelle ; non, notre religion doit s'intégrer dans une vie dominée par le travail et les soucis matériels.

Il nous faut donc chercher une forme de communauté spirituelle avec Jésus, qui ne soit pas éloignée de nos conditions de vie ni de nos coutumes. Aussi différents que nous soyons les uns des autres, par les situations et les dispositions personnelles, nous comprenons bien tous que c'est sur la base d'une vie active que se forme – ou ne se forme pas - notre communauté avec Jésus.

Il en va de cette communauté spirituelle comme il en va d'une communauté spirituelle avec des personnes de notre connaissance. Si vous réfléchissez aux raisons qui font que des relations étroites

et privilégiées s'établissent entre un tel et un tel, si vous y discernez facilement des sentiments de sympathie spontanée ou certaines affinités dans le caractère et les goûts, vous devez cependant vous rendre compte que l'élément le plus déterminant est une commune volonté et que c'est elle qui fonde la communauté la plus profonde.

La volonté est ce qu'il y a de plus fondamental dans l'être humain. Deux personnes qui poursuivent un même but et qui le savent, elles peuvent être fort dissemblables et donner l'impressions qu'elles ne sont pas du tout faites l'une pour l'autre, elles sont davantage liées l'une à l'autre par leur dessein commun que par tout autre facteur, affectif ou historique. Vouloir réaliser une œuvre ensemble : il n'existe pas de lien plus puissant et plus beau entre les êtres que celui-là.

Vous l'observez dans la vie ordinaire. Le lien le plus fort, qui unit un homme et une femme, n'est pas l'attraction qu'ils éprouvent l'un pour l'autre, ce sont les enfants ; c'est qu'ils savent l'un et l'autre, l'un de l'autre, qu'ils sont là pour eux, pour leur assurer un avenir ; ils s'élèvent eux-mêmes pour pouvoir les élever ; ils renoncent à certaines choses qui leur feraient plaisir, dans l'intérêt primordial des enfants ; ces sacrifices les unissent et font qu'ils vivent ensemble de bon cœur en surmontant les faiblesses réciproques qu'il se découvrent et qui pourraient dans d'autres conditions les séparer.

Cette observation vaut pour d'autres formes d'union. Pense aux personnes qui te sont proches et tu te rendras compte que tu n'es uni à la vie et à la mort, uni d'âme à âme, qu'avec celles qui poursuivent un but comme toi et donnent à leur vie un sens que tu partages. Qu'une telle communauté de vues soit déclarée ou que chacun ait confiance en l'autre sans le dire, cela n'importe guère. Tous les autres en comparaison ne sont que des « connaissances » plus ou moins proches. Être en communauté spirituelle avec quelqu'un signifie donc avoir un même but ultime dans sa vie, chercher à réaliser dans le monde un même idéal.

Et alors, que la personne avec qui nous sommes dans ce lien de communauté soit en vie ou qu'elle soit défunte, il en va de même : si nous sommes unis à elle par la volonté seulement, notre esprit est touché et pénétré par le sien. Nous connaissons sûrement tous des personnes qui maintenant appartiennent au royaume des morts, nous avons vécu avec elles un certain temps, nous les avons peut-être accompagnées à leur dernière demeure, et pourtant elles sont toujours présentes pour nous, car nous vivons pour ainsi dire sous leur regard, nous éprouvons leur esprit en nous, leur force nous soulève, parce qu'en tant que survivants il nous revient de continuer ce qu'elles avaient mis en train, de reprendre le travail là où elles avaient dû abandonner. Il n'est pas nécessaire pour cela que nous ayons même connu cette personne en chair et en os, il suffit que nous ayons été informés sur elle, par un récit oral ou par une lecture, et que nous prenions conscience alors de vouloir ce qu'elle avait voulu et de nourrir la même espérance qu'elle.

Ainsi avec Jésus. Nous sommes en lui et demeurons en lui, lorsque nous voulons ce qu'il avait voulu, ce qu'il veut toujours, et que nous y travaillons. La communauté avec Jésus découle de ce que nous accomplissons en son nom.

Si je formule cette idée aussi sèchement : la communauté avec Jésus se vit en acte, chacun pensera à part soi : voici une religion bien sobre. Oui, toute sobre, dépouillée. À mon avis, la religion de notre temps doit se dépouiller. L'apôtre Paul signifiait cela aussi, quand il écrivait aux Corinthiens : « Revenez à vous-mêmes, comme il est convenable, et ne péchez point » (*I-Corinthiens* 15, 34). À nous aussi, on pourrait dire : Revenez à vous-mêmes et ne vous grisez pas de grandes paroles, évitez la phraséologie, et cherchez pour vous ce que la religion est vraiment.

Si en cette saison vous sortez à la campagne, c'est une impression de dépouillement qui prévaudra. Les arbres dressent comme des balais leurs branches, nues et noires, contre le ciel. Dans cette image dépouillement passe pourtant une promesse, car nous savons que si les arbres se sont dépouillés de leurs feuilles, s'ils ont perdu à l'automne leur parure multicolore, c'est pour le jaillissement d'une nouvelle vie. Et parce que nous pressentons ce renouveau, le paysage dépouillé de ce début de printemps nous apparaît beaucoup plus beau qu'une verdure persistante comme celle qu'en ce moment, effet de mode, les gens fortunés goûtent sur la Riviera.

Donc, voyez-vous, c'est ce dépouillement puissant, qui annonce une recrudescence de la vie, qu'il nous faut introduire dans notre religion. Nous, chrétiens, n'échangerions-nous pas volontiers toutes les belles phrases et les grands discours contre un peu de vie ? Le christianisme apparaît aujourd'hui comme un arbre à feuilles persistantes, c'est vrai, mais sans bourgeons, sans fleurs, quelle vaine parure !

En ne fondant pas leur fidélité religieuse sur l'action, les chrétiens de notre temps ne savent plus ce que c'est que de vivre en communauté avec Jésus. Nous nous trouvons à une époque où le destin du monde est de se globaliser. Les puissances politiques se partagent les terres pour des siècles et chaque peuple, en fait, par des moyens généralement douteux, cherche à accaparer pour lui les plus grands morceaux possibles. Toute cette politique mondiale n'est qu'une politique de conquête, militaire et commerciale. Le véritable but que nos peuples qui se réclament du christianisme devraient poursuivre ce faisant serait d'élever la vie de ces autres humanités qu'ils rencontrent, de se comporter envers elles comme un chrétien doit se comporter envers ses prochains, d'avoir pour objectif la réalisation d'un idéal éthique, mais il nous faut bien reconnaître que ce n'est pas cela qu'on vise et tout au contraire on se flatte même de mener sur ce plan une *Realpolitik* des plus sommaires.

De là vient qu'aujourd'hui l'humanité dans son ensemble se sent loin de Jésus, bien que des navires soient baptisés et que les États ne cessent de protéger la religion, de vanter ses vertus, de souligner sa nécessité, avec une solennité qui finit par lasser. Car l'essentiel qu'il importerait de montrer manque, à savoir cet idéal d'humanité que Jésus nous ordonne de vivre et dont il nous a donné l'exemple.

Cela vaut pour chacun, et non seulement à l'échelle des collectivités. Si dans ta vie réglée par les besoins et les devoirs tu ne t'ouvres pas une marge où tu agirais dans le sens de Jésus, où en quelque sorte tu continuerais son travail, il ne saurait naître une communauté authentique entre toi et lui.

J'ai parlé de « marge », j'entends qu'on y mène des activités « à côté » des nécessités communes, parce qu'en effet pour la plupart d'entre nous la plus grande partie des activités auxquelles nous sommes astreints n'a pas de rapport avec un service rendu en communauté avec Jésus. Sans doute explique-t-on souvent que le christianisme possède cette vertu d'ennoblir par la foi et de pénétrer ainsi de sens toutes les choses qu'il faut faire, même les travaux les plus ingrats, et que les chrétiens vivent donc quotidiennement dans la joie. Un fameux prédicateur de Paris, que j'ai rencontré récemment, m'a dit qu'il se faisait fort de montrer à un balayeur de rues comment il pouvait considérer son humble travail d'un point de vue supérieur et s'y adonner de toute son âme, dans la conviction de contribuer aux desseins de Dieu.

Mais pour ma part, je verrais cela plus sobrement et j'évitais ces excès de sublimité. Rares, les activités professionnelles qui offrent une valeur spirituelle immédiate. Ce sont les quelques métiers où l'on enseigne, éduque, console, soigne. Ceux qui exercent une activité de ce type peuvent s'estimer heureux et ils ne seront jamais assez reconnaissants de la chance qui leur est donnée d'harmoniser dans le quotidien leur labeur avec les devoirs d'humanité les plus élevés. Car nous savons que le plus souvent le travail que nous fournissons est coercitif et qu'il n'a pas d'autre sens que la nécessité de gagner son pain.

Pensons à ces femmes qui en pleine nuit viennent nettoyer le hall d'une gare ou aux typographes qui des heures durant alignent des suites de lettres pour composer des livres qu'il n'est pas toujours intéressant de lire ; pensons aussi au fileur qui doit surveiller cent cinquante fuseaux à la fois et pendant dix heures par jour n'a pas d'autre tâche que de remarquer le plus vite possible quand un fil casse et intervenir aussitôt pour éviter l'arrêt de toute la machine, car chaque minute d'arrêt coûte tant et tant à l'entreprise ; pensons à la vendeuse qui fait face à la mauvaise humeur ou aux exigences des clients qui s'imaginent être roi, n'est-ce pas, sans qu'elle puisse se départir un seul instant de son amabilité professionnelle ; et pensons encore à un homme qui délivre des billets derrière un guichet, doit faire vite et vit dans la hantise de se tromper en rendant la monnaie : je dois vous avouer que je ne serais pas capable de persuader tous ces hommes et ces femmes que ce qu'ils font là, c'est pour Jésus qu'ils le font. Tant d'hommes de notre temps sont voués à fonctionner

comme des machines. Ne nous cachons pas cette réalité sociale ! Ce n'est que par devoir et sous contrainte que le plus grand nombre des hommes travaillent.

Vous savez que certaines ménagères ont pour habitude de mettre un peu d'argent de côté, dans une caisse spéciale, et qu'elles envisagent avec ces économies de s'offrir de temps en temps un extra ou peut-être de faire des dons, qui leur seraient interdits autrement. Eh bien, chacun de nous devrait avoir ainsi une petite caisse secrète, pour y mettre ce qu'il réussit à libérer de son quotidien et qu'il destinera à une bonne cause, une bonne action, qui le raccorde à Jésus et le fait entrer sans bruit à son service.

De tout ce que tu gagnes pour subvenir à tes besoins et à ceux de ta famille, le plus précieux, finalement, est ce que tu peux donner en plus, pour secourir là où il y a des détresses. Et je crois qu'un salaire journalier n'a jamais autant de valeur que lorsqu'on sait qu'une partie, si minime soit-elle, pourra en être consacrée à de telles tâches « annexes ».

Il n'est pas seulement question de donner de l'argent : tu donneras de ton temps, tu payeras de ta personne. C'est en tout cela, selon les situations, que consistera la « tâche seconde » que tu accompliras dans un esprit d'humanité, l'esprit de Jésus. Que ne réalisons-nous pas ainsi, secondairement ! Il suffit d'ouvrir les yeux et de regarder autour de soi.

J'ai parfois imaginé comment un officier, par exemple, qui passe ses journées à entraîner les soldats, à les préparer à défiler ou à batailler, pouvait à côté et en plus se soucier de leurs dimanches, leur donner l'occasion d'avoir ce jour-là des activités saines et enrichissantes en leur évitant certaines tentations pendant les deux années qu'ils passent loin de leur famille.

Voilà sa *tâche seconde*, à côté de ce qui est strictement exigé. De même, il faut que chacun cherche une telle tâche dans son existence et s'y adonne de son mieux, même si elle se bornera à ne se soucier que d'une personne ou que d'une cause.

La question que te pose Jésus : qui es-tu ? Réponse : ceci, cela, tu indiques tes qualités sociales, mais si tu peux ajouter : j'aide un tel, j'agis dans telle association pour l'entente entre les hommes, c'est à ces activités « secondaires » qu'il te jugera, c'est en elles que tu vis ta vraie vocation.

On ne saurait assez souligner et répandre cette idée de tâche seconde, par laquelle s'établit une communauté avec Jésus. Là où des hommes sont unis à lui en agissant, ils sentent bien, sans en avoir peut-être une conscience claire, que là se déroule l'essentiel de leur vie.

Pas de frilosité, mais de l'enthousiasme, du bonheur. Pas de calcul, pas de longues interrogations, mais un impératif : il le faut. Aie foi en l'avenir ! Construis l'avenir. « Sans moi vous ne pouvez rien ! »

Albert Schweitzer
(*Predigten 1898-1948*, München, C.H. Beck, 2001)
Traduction Jean-Paul Sorg